

Les événements de Jean Rolin

Sophie Ménard

Number 259, Winter 2017

Lectures et pratiques contemporaines du réel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85003ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ménard, S. (2017). Review of [*Les événements de Jean Rolin*]. *Spirale*, (259), 36–38.

FRÉNÉSIE PATRIMONIALE ET MONUMENTALE

PAR SOPHIE MÉNARD

LES ÉVÉNEMENTS

de Jean Rolin

Éditions P.O.L, 2015, 208 p.

Le roman *Les événements*, de Jean Rolin, s'ouvre sur les ruines d'une guerre civile : des « voitures détruites » jonchent les chaussées parisiennes, des « militaires en treillis » montent la garde près de la fontaine de la place du Châtelet, l'« épave calcinée d'un véhicule blindé » gît sur le pavé, des « barrages » routiers filtrent les quelques automobiles qui osent circuler sur le boulevard du Palais. La France telle qu'on la connaît a, en partie, disparu.

Ce récit descriptif se déroule après les hostilités qui ont mené à une guerre et qui ont laissé le pays à la merci de poches de résistance, de milices et d'armées étrangères. La situation initiale affirme donc l'existence d'un désordre social. Or, aucune explication historique ou politique ne donne rétrospectivement d'informations sur la nature des événements. Le lecteur sait, en effet, peu de choses sur le conflit, sinon que la « Force d'interposition des Nations unies en France » (FINUF), des milices d'extrême droite, une coalition de mouvements d'extrême gauche, des djihadistes, une milice communiste et une milice chrétienne des Forces libanaises se disputent des territoires. Il sait également qu'un homme part de Paris en direction du Sud pour porter un colis ; en cours de route, ce dernier affronte des épreuves, rencontre des informateurs et des opposants et, enfin, accomplit sa quête, qui est, somme toute, sans véritable objet. Ce narrateur-personnage obscur dont on ne connaît ni le nom, ni le métier, ni le statut social, ni les projets n'a qu'un seul but : la fuite. Les motifs généraux de ses déplacements demeurent nébuleux, mais son



attention soutenue pour les paysages est affichée : parcourir les villages et les villes de la France lui permet surtout de les décrire et de les nommer.

Si le récit distille çà et là des blancs, c'est que l'action y est toujours subordonnée à la description. N'est-ce pas une manière de mettre en cause l'enchaînement et l'orientation des événements propres à tout récit ? La narrativité rolinienne ne s'orchestre pas selon une suite logique des conduites et des causalités. On ne lit pas ce livre pour son histoire ni

pour son intrigue, car elles sont insignifiantes, mais on le lira avec intérêt pour sa langue ironique et, surtout, pour sa pensée paysagère. Le laminage événementiel a pour contrepartie une juxtaposition de morceaux descriptifs du terroir français.

Histoire d'un patrimoine régional : s'il y a du réalisme à l'œuvre chez Rolin, il se terre dans ces zones culturelles et topographiques, qui n'ont rien de terminal. Il n'est pas à trouver, dans la diégèse de ce récit, d'anticipation qui érigerait un imaginaire de la fin. Toutefois, réalisme il y a, si l'on veut bien donner à cette notion fort complexe le sens de manières singulières de dire, de faire et de décrire l'espace social et culturel. Le roman rolinien doit certes être interrogé dans son rapport à la *mimesis*, mais il est surtout à lire en fonction des multiples logiques socioculturelles qui le structurent : l'accent narratif mis sur le patrimoine et le monument nous semble motiver un réalisme ethnologique.

Toponymie patrimoniale

Les événements se caractérise par une frénésie toponymique : boulevard de Sébastopol, gare de l'Est, place du Châtelet, boulevard Saint-Michel, carrefour Port-Royal forment, dans le court premier chapitre, la ligne droite traversée à toute vitesse par le narrateur fuyant Paris. Clermont-Ferrand, porte d'Orléans, avenue Aristide Briand, avenue Marx Dormoy, carrefour, étrangement nommé, de la Vache Noire, Paris ponctuent, dans le chapitre suivant, le trajet qui parcourt la périphérie parisienne. Les itinéraires alignent les toponymes, lesquels activent un paradigme indiciaire centré sur l'appellation des villes et des villages, traces d'un « avant les événements ». Noms de rues, d'intersections, de bourgs ruraux, de régions, de hameaux sonorisent et spatialisent la langue du texte, qui s'efforce de topographier le territoire du pays bouleversé par l'irruption du conflit civil. Serait-ce à un voyage au pays des noms propres que nous convie ce narrateur pourtant lui-même anonyme ?

ORCHESTRANT UN RÉPERTOIRE COLLECTIF DE RÉFÉRENCES ET UNE PLURALITÉ HISTORIQUE, [LE ROMAN] SE SAISIT D'UNE RHÉTORIQUE PATRIMONIALE ET D'UN DISPOSITIF MONUMENTAL

La multiplication des détails topographiques et toponymiques est caractéristique d'une esthétique de type réaliste. Elle génère aussi des effets de culture : le récit ventile un savoir patrimonial du territoire. La litanie des désignations spatiales ranime de véritables paysages régionaux : « *Au-delà de Pithiviers, la route, sur une trentaine de kilomètres, filait droit à travers des champs [...]. Plus loin, passé Chilleurs-aux-Bois, commençait la forêt d'Orléans [...]. C'est entre Loury et Traïnou que, pour la première fois, j'ai remarqué sur les talus des touffes blanches de pâquerettes [...]. Entre Fay-aux-Loges et Châteauneuf, la route franchissait successivement un canal, puis une autoroute [...].* » Dans cet ordonnancement linguistique et sémantique de l'espace (qui n'est pas nécessairement décrit, mais est toujours nommé), les toponymes font signes. Ils renvoient à une mémoire à l'échelle locale, à des imaginaires folkloriques et langagiers : *Traïnou* évoque *trois noues* tandis que *Chilleurs-aux-Bois* connote *chieurs aux bois*. Bref, ils ne sont pas que des effets de réel – au sens où l'entendait Barthes de signes qui ne sont présents que pour proclamer : « Nous sommes le réel. » –, ils constituent déjà des microrécits organisés par des signifiants, des histoires, des légendes.

Ce travail onomastique du texte suggère une appropriation mémorielle et anthropologique de l'espace et donne une tessiture localisée au trajet du narrateur. Il se conjugue également à une réalité urbanistique de la spatialité, condensée prosaïquement dans une enfilade de chiffres qui désignent les voies rapides : « *la départementale 921* », « *la départementale 48* », « *la N 20* », « *l'autoroute A 10* », « *l'intersection de la N 20 et de la D 120* », etc. La nomination numérique ne recèle pas les « *pouvoirs magiques* » et historiques « *dont les noms propres disposent* », écrit Michel de Certeau dans ses « *Pratiques d'espace* », lesquels sont davantage aptes à l'enchantement et à l'imagination : « *Pas plus que dans celle de Sermaises, je n'ai rencontré de difficultés dans la traversée de Pithiviers. Tout au plus ai-je dû accélérer, dans l'intervalle, à l'entrée de Bouzonville-en-Beauce, ou peut-être d'Intville-la-Guétard, pour éviter un type [...].* » Ces lieux-dits, on l'entend, possèdent une dimension motivée qui garantit la reconnaissance et la maîtrise du territoire : ce sont avant tout des espaces de langage. Ce sont aussi, si l'on veut penser le réalisme rolinien, des bornes géographiques, référentielles et culturelles : dans un pays en crise identitaire et en guerre civile, la désignation onomastique est une manière d'afficher une appartenance nationale, d'exposer une connaissance du territoire et de se réapproprié une identité. Elle nous rappelle également que les conflits n'ont pas lieu que dans les grandes métropoles : Langeac, Mirandol, Prades, Naussac, Pau-de-Montvert, le hameau de Prat Souteyran, Salbris, Langogne, etc., servent de terreaux et de terrains aux hostilités.

Enfin, mentionnons que, si l'enfilade toponymique génère, pour le lecteur familier, des lieux et des effets référentiels, ceux-ci ne sauraient être les mêmes pour le lecteur éloigné, géographiquement et culturellement, de ce monde local. L'effet de réel/de culture est à degrés variables.

La monumentalisation des lieux

À l'inscription topique du roman répond une fiction irréaliste, voire humoristique, qui déconstruit le crédit de réel consenti par le lecteur (indigène) aux nominations territoriales. L'humour pince-sans-rire caractéristique de l'écriture de Rolin contribue en partie à refouler le pacte réaliste. Parsemant des lazzis placides à certains moments et ironiques à d'autres, cette langue narquoise construit un tableau absurde et grotesque du conflit. Ainsi, une partie de Marseille est sous le joug de l'al-Qaïda, dans les Bouches-du-Rhône islamiques, Châteauneuf-sur-Loire est en proie à d'intenses combats, et, enfin, les montagnes du parc naturel régional Livradois-Forez deviennent le refuge des membres dissidents du Hezb, qui

commettent des attentats à Clermont-Ferrand pendant que le gouvernement s'est mis à l'abri sur l'île balnéaire de Noirmoutier ! Que l'humour policé par le style rolinien trame une mise à distance des événements du récit ne l'empêche pas de conférer une plus-value symbolique, d'une part, à des lieux qui n'auraient autrement qu'une valeur littéraire résiduelle et, d'autre part, à un nouveau type d'appropriation symbolique du territoire.

LE ROMAN SE CARACTÉRISE [...] PAR UNE FRÉNÉSIE MONUMENTALE, SYMBOLE FORT DES ÉVÉNEMENTS ET DES LÉGENDES QUI ONT FAIT LE PAYS ET QUI ONT MARQUÉ LE PAYSAGE.

Le récit de ce conflit paradoxal présente une refondation de la division et de la politique régionales tout en manifestant un intérêt pour certains éléments du passé qui servent de balises mémorielles à la patrie française : le narrateur observe la statue du maréchal Ney au carrefour Port-Royal ; les photographies du pont à Châteauneuf, « dans l'état où l'a laissé la débâcle de 1940 » ; « une colonne commémorant la crue de 1846 et dédiée "Aux braves marinières de Châteauneuf" » ; « un monument discret commémor[ant] l'exécution par les Allemands, le 26 août 1944, d'un résistant du nom de Jean Cordin » ; « une plaque de marbre, disjointe du monument mais solidaire de celui-ci, honorant la mémoire de "49 aviateurs des escadrons 44, 49, 106 et 219 de la RAF, morts pour notre liberté le 8 mai 1944" » ; et ainsi de suite.

Le roman se caractérise aussi par une frénésie monumentale, symbole fort des événements et des légendes qui ont fait le pays et qui ont marqué le paysage. Orchestrant un répertoire collectif de références et une pluralité historique, il se saisit d'une rhétorique patrimoniale et d'un dispositif monumental, et multiplie les renvois à une mémoire commune, à des objets vénérés (comme la Vierge parturiente qui est « le monument le plus illustre de Brioude »), à des signes et à des plaques

commémoratives qui signalent un temps d'avant les événements. La surdétermination des monuments et des toponymes est la conséquence logique du conflit civil qui décime le passé du pays et les lieux aimés de la région, « vestiges d'une civilisation disparue ». Curieusement, elle est à la fois une forme ironique de culte romantique des ruines et une remise en cause des « lieux de mémoire », selon le concept de Pierre Nora.

Enfin, on notera un contraste frappant entre l'enthousiasme historicité monumentale du texte et l'arasement narratif des événements au cœur du récit. Cette guerre « de faible intensité » laisse certes des marques sur le territoire, mais elle n'a pas encore de régime d'historicité : l'événement n'apparaît pas sous la loupe de l'intrigue historique (pas de date, pas de durée, pas de héros, pas de chef mémorable, pas de contextualisation), mais sous celle d'une pensée paysagère et patrimoniale qui s'attarde aux éléments et aux spécificités du décor français.

L'écriture rolinienne est organisée par des logiques discursives qui sont caractéristiques du monde contemporain : discours d'actualité, de guerre, de topographie, du monument condensent des régimes de temporalités hétérogènes, donnent au récit une dimension réaliste et produisent une efficacité ethnologique. Elle nous invite, de surcroît, à interroger le sens du patrimoine, lorsque celui-ci est abandonné au flux des réappropriations et usurpations politiques (comme ici en temps de guerre). On peut dire, en somme, que les seules circonstances marquantes des *Événements*, de Jean Rolin, sont cette dégradation offensive et ce refaçonnage fatal du paysage, des lieux, des routes, des villages. Ce sont, enfin, tous ces phénomènes de conversion spatiale : changements d'occupants, de gouvernements, de saisons et de narrateurs (il y en a deux dans ce récit), outre qu'ils déjouent les attentes du lecteur, modifient les valences locales et les vocations historiques des espaces parcourus, sis entre héritage et adaptation. Ce récit offre une revanche symbolique à des lieux qui sont généralement dépourvus de légitimité culturelle et littéraire. ■

POUR
TOUT
SAVOIR
SUR
L'ART
ACTUEL
AU
JOUR
LE
JOUR

RÉSEAU
ARTACTUEL
.org